

# I

## Une colère comme refuge

Une légère neige d'arrière-saison tombe. Il est 7 h 57 et je suis en retard au travail. En fait, je ne suis pas *encore* en retard; disons que je suis pressée. En sortant de ma voiture, je fredonne, nostalgique, *Le sentier de neige*, en mémoire à cet été qui est passé beaucoup trop vite.

J'aime la neige, mais les désavantages pèsent lourd et ça freine ma progression. J'ai oublié mon faux col et mes gants. Mes mains se mouillent de froideur blanche à chaque coup de roue. Je placerais mon capuchon, mais je redoute la désagréable sensation du contact gelé de mes mains avec mon cou nu. Pire encore, de la neige fondante pourrait s'infiltrer sur ma nuque.

À la sortie du stationnement, une Cadillac noire est garée EXACTEMENT devant la descente du trottoir. La seule place où il n'y a pas une bordure. Le conducteur sort de sa voiture avec une légère boiterie et des épaules voûtées. Définitivement, rien pour empêcher un éclopé aux jambes fonctionnelles de marcher un peu.

— Monsieur, l'interpellé-je, de ma voix forte. Je descends là. Tassez votre char.

L'homme me regarde brièvement (et je me sens jugée) et continue tout bonnement son chemin. Je le poursuis,

mes roues sur ses talons.

— Heille, monsieur, je passe par là, c'est pas un stationnement. Ça coûte 69,44 \$ en amende. Tass...

— Voyons baptême! Fais un détour.

Son ton m'irrite. Mes mains se crispent sur mes pneus. Mon sang bout et je ne ressens plus le froid. Comme il s'engouffre dans l'immeuble, sa femme, tout sourire, sort de l'auto. Je la sens remplie de belles intentions, mais elle m'énerve déjà.

— Allo ma chouette (bon, elle me parle comme si j'avais cinq ans). Mon époux va revenir dans quelques minutes. Il est allé chercher des médic...

Je respire et je m'imagine au travail. Je deviens professionnelle et courtoise.

— C'est parfait madame, vous déplacerez votre voiture alors. Ça vous évitera un ticket.

J'esquisse un sourire, mes longues journées de travail au service à la clientèle à l'Imprimerie Cloutier me servent bien parfois. Le sourire de la dame se fige, son regard devient fuyant.

— Euh... bien... sais-tu ma chouette, je conduis pas sans mes pneus d'hiver. Mais regarde, je vais te pousser jusqu'au coin là-bas. C'est tout près.

L'épiphanie prend fin. La neige mouillée tombant sur mon visage me rappelle que je ne suis PAS dans mon bureau et que j'ai le droit de m'exprimer.

— Madame, on s'est mal comprises. C'est ICI que je descends. Votre voiture devrait pas être là. Votre conjoint fait simple et y'a pas de classe. Il est lâche en plus. Là, ouvrez vos oreilles, je vous explique : 1; vous prenez votre courage, vos clés et mettez votre cul...

— Bonjour, Lucille, comment ça va?

Le ton mielleux de Robert Cloutier, mon patron, me vient aux oreilles. Je grogne en frappant mon fauteuil roulant du poing. Résignée, je roule vers le coin de rue opposé. Je suis contente que les flocons fondants sur mon visage brouillent mes émotions de rage honteuse. Les passants marchent à mes côtés comme si j'étais invisible alors qu'ils observaient passionnément la scène trente secondes auparavant.

C'est ça! Passez une belle journée, les curieux!

### ***Plus d'un an plus tôt***

*La chaleur de juillet est écrasante dans le cabinet de Steven Rouillard, physiothérapeute, qui sue à grosses gouttes avec des cernes aux aisselles et ses mains moites. Leur humidité collante sur ma peau me dégoûte chaque fois qu'il me touche. Je me réjouis presque de ne pas les ressentir sur mes jambes. Je rêve déjà à la douche froide que je prendrai après.*

— OK, Livia, on a terminé l'évaluation. Je t'attends de l'autre côté pour qu'on discute.

*Il abaisse la table, positionne mon fauteuil roulant et quitte, sachant pertinemment que je ne souhaite pas qu'il m'aide. Le transfert est difficile dans cet espace restreint. Lorsque je le rejoins finalement, il a changé sa chemise et son front est bien épongé. Il s'enfarge dans ses mots et explications, mais finit par me dire :*

— *Considérant que ton état est stable, je ne vois pas l'intérêt qu'on poursuiv...*

— *Ça me fait du bien Steven. Je me sens moins lourde et je dors mieux.*

— *Essayons une pause, si on voit que ton état se dégrade; d'accord, on reprendra...*

— C'est mon choix de payer et de te consulter.  
— Bien sûr, c'est toi qui choisis, mais je crois qu'on est prêt pour cette pause. Elle te permettra peut-être de...

Ah non! Pas lui aussi qui va me dire ça. Ça suffit!

— De faire QUOI? Mon DEUIL? Vous êtes tous fatigués à me parler du deuil de mes jambes! Ça fait vingt ans que je marche plus. Je marcherai plus jamais. Je le sais. J'ai fait 1000 thérapies et je pourrais écrire un livre sur le deuil. Foutez-moi la paix!

Steven est surpris et ouvre la bouche. Je le devance en me dirigeant vers la porte.

— Merci pour tout! J'ai apprécié travailler avec toi, moi. Bonne continuité!

— Livia... j'allais juste dire que cette pause pourrait peut-être te permettre d'aller au chalet de tes parents.

Je sors en le fusillant du regard, convaincue qu'il me ment. Je règle la séance à la secrétaire. Le front luisant, Steven me rejoint dans l'entrée.

— Te souviens-tu quand on a joué à la tague en maternelle? Tu courrais vite... Je ne réussissais pas à t'attraper et j'étais tombé. Mon genou saignait...

Il devient émotif alors que je n'aspire qu'à fuir.

— Je veux que tu saches que ce n'est pas facile pour moi. J'aurais aimé faire plus...

Sa voix se casse. Franchement. Pas facile pour lui. Pauvre minou. Une chance qu'il n'a pas des syndromes prémenstruels. Il ne s'en remettrait pas.

En grognant des remerciements, je prends conscience que les gouttes qui perlent sur ses joues ne sont pas que de la sueur. Je quitte rapidement, mal à l'aise.

À l'extérieur, ma roue droite se bloque dans une grosse

*roche bien ronde. À bout de nerfs, je la saisis et la lance rageusement dans la clôture grillagée devant moi.*

*Je rugis lorsqu'elle fait un ricochet sur ma voiture neuve. De son contact, une poque bien nette se démarque. Je hais déjà cette trace indélébile.*

À 8 h 08, je m'observe dans le miroir de la salle de bains. Mes mâchoires sont encore serrées, mon regard brun est redevenu inoffensif. Machinalement, j'attache ma mince chevelure châtaine en un chignon serré, de sorte que mon crâne soit couvert et qu'aucun cheveu ne chatouille ma peau.

À 8 h 23, derrière mon bureau, je me sens à nouveau solide. Après tout, c'était un petit mercredi. Pas de crevaison avec mon fauteuil. Pas d'escaliers à monter. Pas d'inconnus bien intentionnés qui veulent me surprotéger. Seulement un innocent lâche marié à une peureuse anxieuse.

Robert arrive, son trench-coat beige est détrem pé et il grelotte. La neige fondante dans ses cheveux a fait tomber sa mèche ébène rebelle. J'ai un quasi-remords en pensant à tout ce gel gaspillé. De l'huile de coton aura été produite au détriment d'écosystèmes naturels pour finir sans embellir un monsieur coquet qui assume mal sa cinqu... quarantaine américaine.

— Livia Simard, viens dans mon bureau dans cinq minutes.

Zut. Il a prononcé mon nom de famille. Il est fâché. Je soupire.

Confiante, je le rejoins à l'heure convenue. Je sais que j'ai agi promptement, mais avec respect.

— Assois-toi, m'invite machinalement mon patron en remplaçant sa mèche nouvellement lubrifiée. Ma tante

Lucille a été déstabilisée par votre rencontre. Elle est sensible et les voix fortes lui causent beaucoup de soucis. Tu lui enverras un petit mot pour t'excuser.

Alors que j'ouvre la bouche pour lui signaler que nous ne sommes plus à la petite école, il lève la main et impose le silence.

— Elle est anxieuse, je sais qu'elle ne dormira pas bien. Tiens, écris-le sur tes heures de travail et je lui transmettrai. Merci de ta collaboration!

Son sourire est entendu. Je comprends le message.

Peu avant midi, je griffonne la note pour tantine. Une note écrite à la main paraît toujours plus sincère; ça me permettra un contenu plus authentique.

*Ma chère M<sup>me</sup> Lucille,*

*Notre rencontre de ce matin a bien mal commencé avec votre refus de collaborer.*

Bien non, je ne peux pas mettre ça. Robert déchiquetterait la lettre.

*Chère M<sup>me</sup> Lucille,*

*Je me veux désolée de mon comportement impulsif de ce matin. Savez-vous quel effort je dois fournir pour rouler dans la gadoue? J'aimerais tellement que le pire de ma journée soit ma crainte de conduire en hiver, mais*

Je déchire celle-là aussi puisque je ridiculise sa crainte et me victimise.

*Chère M<sup>me</sup> Lucille,*

*Notre rencontre d'aujourd'hui a été brutale, mais je suis convaincue que la prochaine sera beaucoup plus cordiale. Je vous souhaite un magnifique automne ensoleillé.*

*Sincèrement, Livia*

Je sais, je ne m'excuse pas, mais je suis authentique dans mes souhaits. À 11 h 59, je dépose ma lettre sur le bureau de Robert et je file vers la salle à manger. Cédric Bouchard y est assis. Trapu, il semble bien costaud devant sa petite boîte à lunch. Son front appuyé sur une main. Ses boucles blondes tombent lâchement sur ses joues, exactement à la naissance de ses jolies fossettes visibles lorsqu'il sourit – ce qui n'est pas le cas actuellement. Je le connais suffisamment pour savoir qu'il est dévasté.

Mal à l'aise, je recule silencieusement et vais à la salle de bains. J'évite les conversations profondes. Je ne suis pas douée. À mon retour, à 12 h 16, il se confie à une collègue sur l'état de santé de sa mère. Elle est en investigation médicale pour une fatigue et perte de poids anormales. Le personnel médical reste positif, mais les craintes augmentent au fil du temps.

Ça m'attriste. Je l'apprécie beaucoup, Hélène. Une femme vraie avec le cœur à la bonne place. Qualités qu'elle a su transmettre à son fils. Je mange en silence et je retourne derrière mon poste sitôt la dernière bouchée engloutie.

À 13 h 28, Robert, stressé, me demande de le suivre.

— Qu'est-ce qu'il y a? Ma lettre était bien correcte.

Surpris, il me regarde. Visiblement, tantine Lucille n'est plus dans ses pensées. Avec une meilleure mine que tantôt, Cédric nous rejoint. Son regard bleu est sérieux alors qu'il s'assoit à mes côtés. Robert met devant moi une esquisse pour la fromagerie la plus populaire du coin.

— Ça fait quatre fois que M<sup>me</sup> Labonté nous refait faire cette pub, qu'est-ce qu'il manque?

C'est terne, alors qu'habituellement, je salive dès que je pense à ce fromage. Sa texture *squackeuse* fond en bouche.

Le petit goût salé qui perdure avec punch sans donner mauvaise haleine. Je revois la propriétaire qui a beaucoup de classe. Elle a toujours la gentillesse de me saluer et de prendre de mes nouvelles. Son humour a un côté *crunchy* aussi présent que dans son fromage.

— Bien là, ça manque de croquant. Oui, c'est ordinaire de manger du fromage, mais celui-là donne du mordant... Je mettrais le fond corail, ou j'oserais peut-être l'ocre. La forme du grain doit être plus découpée, tranchée, démarquée. Comme si ça sort de cet espace-temps commun.

Les hommes boivent mes paroles et Cédric les note systématiquement. Il griffonne le grain. On discute quelques minutes et je retourne, enjouée, à mon poste. L'envoi des commandes pour l'imprimerie ramène mon excitation à la normale : égale à zéro.